

The myth of Sisyphus in the Maïssa Bey's novel**Le mythe de Sisyphe chez Maïssa Bey****Pr Sabiha BENMANSOUR**

Université de Tlemcen, Algérie

benmansoursabeha@gmail.com

تاريخ النشر: 2018-06-03

Mohammed Rachid BENEDDRA

Université de Tlemcen, Algérie

rasheed-b@hotmail.com

تاريخ الارسال : 2018-05-07

Abstract:

This study suggests an enunciative analysis of the Maïssa Bey's novel, *Because my heart is dead*, 2010, in order to show how does the symbolical myth of Sisyphus appear in there. This mythological character has been analyzed by different intellectuals as Albert Camus. Considered among the great philosophers of the 20th century, Albert Camus wondered about the absurd taking as reference: the myth of Sisyphus. Therefore, we'll try to find le link between the Albert Camus' study, *The Myth of Sisyphus* and the novel of Maïssa Bey to make appear discourses about the three keywords that subsumes the reflecting research of Albert Camus: the suicide, the hope and the revolt. This revolt represents the quintessence of Maïssa Bey's writing; this is why we've judged important to penetrate the discursive universe of her novel.

Keywords: *the symbolic of the myth, the absurd, the revolt writing.*

Résumé :

La présente étude propose une analyse énonciative du roman de Maïssa Bey, *Puisque mon cœur est mort*, 2010, pour mettre en évidence la symbolique du mythe de Sisyphe. Ce personnage mythologique a fait l'objet d'étude chez différents intellectuels, notamment Albert Camus. Considéré parmi les grands philosophes du 20^e siècle, Albert Camus traite de la notion de l'absurde en prenant comme repère le mythe de Sisyphe. À cet effet, nous tenterons de mettre en avant le lien entre l'essai d'Albert Camus *Le Mythe De Sisyphe* et le roman de Maïssa Bey de manière à faire apparaître des discours sur les trois éléments clés qui subsument l'œuvre camusienne : le suicide, l'espoir et la révolte. Cette révolte représente l'essence de l'écriture de Maïssa Bey, c'est pourquoi nous avons jugé important de pénétrer l'univers discursif de son roman.

Mots clés : *la symbolique du mythe, l'absurde, l'écriture de révolte.*

Introduction :

La création littéraire ne se fait pas *ex nihilo* puisque c'est un entrelacement de différents textes, notamment lorsqu'il s'agit des récits mythologiques. Ceux-ci apparaissent à travers la quête identitaire du personnage romanesque et ses caractéristiques. À cet égard, il y a eu diverses approches sur le mythe de Sisyphe, comme la réflexion philosophique d'Albert Camus dans son essai sur l'absurde, *Le Mythe De Sisyphe*,¹ 1942. Il a écrit cette œuvre après avoir été atteint de la tuberculose en 1936, ce qui l'a amené à se questionner sur son état de santé, et à se demander si la vie valait la peine d'être vécue. Il s'est demandé s'il y avait une logique jusqu'à la mort. Ce questionnement se résume sur le vouloir profond de donner sens à son existence, alors que ce désir se heurte à un monde qui ne donne pas de réponse, ce qui définit la notion de l'absurde.

Dans la mythologie grecque, l'incarnation de l'absurde est relative au fait que Sisyphe pousse un rocher à l'infini sans jamais fléchir alors qu'il sait pertinemment qu'il va échouer à chaque fois. Cette symbolique représente un attachement à la vie en dépit de ses difficultés. De là, la réflexion camusienne gravite autour du suicide, de l'espoir et de la révolte. Trois mots clés représentant le cheminement de l'écriture camusienne qui cherche à représenter un monde absurde pendant la deuxième guerre mondiale. Qui n'a pas vécu une perte d'un parent ou une situation sans issue, pouvant l'amener au désespoir ? Cette problématique est récurrente chez Albert Camus. Dans son roman *L'étranger*, le personnage principal, Meursault, vit différentes expériences suite à la mort de sa mère. Cette quête de l'étranger apparaît sous d'autres formes dans le roman de Maïssa Bey, *Puisque mon cœur est mort*,² 2010.

Aïda, le personnage principal du roman, continue à affronter la réalité quotidienne dans la société algérienne après l'assassinat de son fils pendant la décennie noire. Ce roman met en avant les conditions où vivent des femmes algériennes ayant perdu un parent sans que justice lui soit rendue. Ainsi, le personnage de Aïda est l'emblème de la femme algérienne qui, en se posant des questions, se retrouve face à un monde muet et indifférent à son supplice. En d'autres termes, le cheminement narratif dans le roman de Maïssa Bey relève de l'absurde. À cet effet, nous sommes amené à nous demander comment se manifeste la représentation du mythe de Sisyphe et celle de l'absurde dans la production du discours dans le roman de Maïssa Bey ? Y a-t-il un rapport entre le roman de Maïssa Bey et l'essai d'Albert Camus ? Pourrions-nous qualifier le roman de Maïssa Bey comme une représentation symbolique de la mythologie grecque ? Comment Maïssa Bey traite des trois éléments fondamentaux de l'œuvre camusienne : le suicide, l'espoir et la révolte ?

Pour répondre à cette problématique, nous optons pour une approche énonciative afin de pouvoir pénétrer l'univers discursif du roman de Maïssa Bey puisque « *l'énoncé est l'atome du discours* »³ pour reprendre la définition foucauldienne. Pour ce faire, nous devons situer le

¹ Albert Camus, *Le Mythe De Sisyphe*, Les Éditions Gallimard, 1942. Collection : Les essais, XII. Édition augmentée, 69^e édition, 1942.

² Bey Maïssa, *Puisque mon cœur est mort*, Barzakh, 2010.

³ Foucault Michel, *L'Archéologie du savoir*, Gallimard, 1969. p, 107.

contexte de production du roman de Maïssa Bey afin de pouvoir mettre en évidence les trois points essentiels de la réflexion camusienne : le suicide, l'espoir et la révolte.

1- L'absurde et le suicide :

De prime abord, l'intitulé du roman de Maïssa Bey, *Puisque mon cœur est mort*, est à l'origine, un vers pris de l'un des poèmes de Victor Hugo, *Veni, Vidi, Vexi*, Avril 1848. L'intitulé du poème est une parole de Jules César qui veut dire « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ». Victor Hugo a écrit ce poème suite à la mort de sa fille Léopoldine Cécile Marie-Pierre Catherine, ce qui crée un lien entre la situation dramatique des deux auteurs qui sont confrontés à l'absurde. Autrement dit, ils ont du mal à vivre leur deuil. Or, c'est le changement de contexte qui fait la différence dans la production du discours des deux œuvres puisque « l'œuvre dit son temps dans la mesure où le « travail textuel » tantôt joue des pièges sur du déjà-dit et des idées reçues »⁴ pour emprunter l'idée à Dominique Maingueneau. De là, Maïssa Bey remet en cause la réconciliation que stipule la concorde nationale de 1999. *Puisque mon cœur est mort* parut en 2010, c'est-à-dire deux ans après les émeutes à Oran qui ont failli déclencher une guérilla. Cette révolte contre l'ordre politique représente un élément essentiel par rapport au contexte de production du roman de Maïssa Bey.

D'une part, Maïssa Bey met en avant la notion du *nihilisme* passif qui consiste à se désespérer du sens à la vie car l'homme qui détient cette vision du monde pense que le monde tel qu'il est, ne devrait pas être. En somme, il n'accepte pas la dure réalité face à laquelle il est confronté. D'autre part, elle traduit la pensée d'Albert Camus qui défend le *nihilisme* actif, à savoir que la volonté et le désir de vie est toujours possible malgré l'effondrement des valeurs. Ces deux notions se manifestent de manière pertinente à travers les énoncés suivants :

- 1- « Venez, prenez place, entourez-moi et dites-moi que je ne verrai jamais mon fils venir vers moi vêtu du burnous blanc des mariés, faisant danser son cheval au son des tambours et des crotales sous les youyous des femmes ! » p, 15.
- 2- « Mais rassure-toi, je n'écris pas pour me lamenter. Je n'écris pas non plus pour m'accrocher aux ronces des souvenirs. Tout ce qui était nous est encore. Après m'être dangereusement approchée du vide, je veux donner forme à l'informe, par le truchement des mots. Je t'écris parce que j'ai décidé de vivre. » p, 17.

Dans le premier énoncé, il y a un discours sur le désespoir et le pessimisme dans la mesure où Aïda se lamente au milieu des pleureuses. Cela met en évidence une confrontation à l'absurde qui fait qu'on n'a plus confiance en la vie, d'où le *nihilisme* passif. Tandis que dans le deuxième énoncé, en écrivant à son défunt enfant Nadir, Aïda se résout à vivre même si elle sait pertinemment qu'elle ne le reverra plus, d'où la représentation du *nihilisme* actif qu'Albert Camus prône dans son œuvre. C'est dans cette optique que, selon Albert Camus, l'homme doit être lucide face aux injustices de la vie. Par conséquent, Aïda cherche à résoudre l'absurde en vivant dans l'absurdité. Cela rejoint la pensée camusienne qui consiste en le fait que [...] *ce qui compte n'est pas de vivre le mieux mais de vivre le plus* [...] p, 57. Cela décline toute idée sur le suicide même dans des situations extrêmes. Ainsi apparaît un discours sur la symbolique du mythe de Sisyphe qui continue à pousser un rocher inlassablement. Cette symbolique mythique fait du roman de Maïssa Bey un réceptacle où se rejoignent des pensées à la fois moralistes et philosophiques ; c'est pourquoi Marie-Catherine Huet-Brichard considère le mythe comme suit :

⁴ Maingueneau Dominique, *Le Discours littéraire - Paratopie et scène d'énonciation*, Armond Colin, 2004, p 29.

« *Le mythe interdit la fermeture du texte sur lui-même et il assure le lien d'un texte à l'autre, créant ainsi des ensembles qui possèdent leur logique propre, galaxies qui se font, se défont, se reconstruisent, les textes gravitant d'un axe mythologique à un autre.* »⁵

Nous remarquons effectivement que l'ouverture du texte de Maïssa Bey nous amène encore une fois à faire le lien même avec *Les Métamorphoses*⁶ d'Ovide qui évoque le mythe de Sisyphe à travers l'énoncé suivant : « *C'est là que Sisyphe incessamment roule ou retient un rocher qui retombe.* » p, 99. Cette ouverture du texte de Maïssa Bey fait apparaître un discours sur le mythe de Sisyphe. *A contrario*, le désespoir n'amène pas Aïda jusqu'au suicide puisqu'il est question d'une musulmane chez qui la foi est d'une importance capitale. Cela rejoint la conception d'Albert Camus concernant le suicide qu'il ne considère pas comme une solution en soi. De fait, il considère l'absurde comme un commencement d'une étape vers autre chose, et non pas une fin en soi, d'où l'éternel recommencement, même si nous savons tous que la mort est une évidence. Nous voici encore en présence d'un élément camusien que nous devons mettre en évidence à partir du roman de Maïssa Bey, à savoir l'espoir.

2- L'espoir :

Nous reconnaissons que le personnage du roman de Maïssa Bey, Aïda, vit un choc psychologique, mais cela ne l'a pas amené au suicide. Autrement dit, la symbolique de Sisyphe, poussant un rocher à l'infini, apparaît de manière à ce qu'Aïda croie toujours en la vie en gardant espoir. Cet aspect relève de la foi qui fait vivre chaque croyant nonobstant les difficultés de la vie. Nous remarquons que l'évocation de la foi est récurrente dans le roman de Maïssa Bey dont nous citons les occurrences ci-dessous :

- *Ces autres femmes, je les appellerai les gardiennes de la foi. P, 33.*
- *Tu devrais prier. Tu devrais te soumettre au décret divin. T'en remettre à la volonté de Dieu qui t'a envoyé cette épreuve pour mesurer ta foi. P, 39.*
- *Pour vivre dans l'espérance d'un futur proche où la seule foi qui vous porte est tout entière attachée à l'acte qui consiste à supprimer l'objet de cette haine. P, 105.*

Ces occurrences de la foi mettent en avant la notion de l'espoir qu'Albert Camus prône dans son œuvre. Autrement dit, ce qui rassure le plus Aïda malgré son questionnement sur la présence de la justice divine, c'est sa foi. Celle-ci est, non seulement mise en avant dans le cheminement narratif, comme l'indiquent les énoncés cités *supra*, mais également à travers un verset coranique que la narratrice introduit dans l'énoncé suivant :

« *Nul malheur n'atteint la terre ni les êtres qui ne soit enregistré dans un livre, avant que Nous ne l'ayons créé. Et cela, certes, est facile pour Allah.* » p, 139.

Maïssa Bey fait apparaître un discours sur un aspect religieux caractérisant la société algérienne auquel elle consacre une partie de son roman « *Mektoub* » (p, 139) ; c'est-à-dire « *destinée* ». À cet effet, la notion de l'éthos apparaît dans la production du discours dans le roman puisqu'il s'agit d'un discours religieux. Ainsi, Dominique Maingueneau considère que [...] L'éthos est crucialement lié à l'acte d'énonciation [...].⁷ Notons également qu'il y a une visée du monde relevant d'un *nihilisme* actif puisque Aïda ne s'est pas suicidée même si elle a

⁵ Marie-Catherine Huet-Brichard, *Littérature et Mythe*, Hachette Livre, 2001, p, 150.

⁶ Ovide, *Les Métamorphoses*. Édition numérique, Février 2005, in www.ebooksgratuits.com

⁷ Page web personnelle de Dominique Maingueneau, in L'éthos, de la rhétorique à l'analyse du discours. Page web consultée le 15/05/2013. http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/intro_company.html

échappé à la folie, non seulement grâce au réconfort des paroles divines, mais aussi à celles du prophète (paix et salut soient sur lui) rapportées par Abou Horeira :

« *Ressais-toi et redis-toi ces paroles d'Abou Horeira, le compagnon de notre prophète bien-aimé, qui exhortait les affligés par ces paroles si sages, si sensées : « Les croyants qui savent se résigner quand Dieu aura fait mourir l'être qu'ils affectionnaient le plus en ce monde, n'auront aucune autre récompense que le Paradis. »* p, 40.

Cet énoncé produit par l'une des femmes entourant Aïda, est une sorte de réconfort moral sous forme d'un discours religieux. Mais vue la situation à la fois tragique et dramatique d'Aïda, toutes ces paroles ne lui permettent pas de faire ressusciter son fils. Pire encore, elle considère qu'il s'agit d'un discours stérile. Dans cette optique, Albert Camus considère dans son livre *Le Mythe de Sisyphe* que [...] Cet espoir forcé est chez tous d'essence religieuse. Il mérite qu'on s'y arrête [...] p, 35. Ainsi, nous considérons que Maïssa Bey traduit la pensée camusienne qui consiste en une force inéluctable, c'est-à-dire l'espoir :

« *Tout ce qui fait travailler et s'agiter l'homme utilise l'espoir. La seule pensée qui ne soit pas mensongère est donc une pensée stérile. Dans le monde absurde, la valeur d'une notion ou d'une vie se mesure à son infécondité.* » p, 65.

Nous nous apercevons qu'Aïda accepte tant bien que mal la perte de son enfant qui, selon le hadith, lui permettra d'aller au Paradis. Or, elle s'acharne à ce que justice soit rendue ici-bas car elle souffre d'un traumatisme qui l'a fait plonger dans la mélancolie. Julia Kristeva⁸ considère que [...] *Variable selon les climats religieux, la mélancolie s'affirme, si l'on peut dire, dans le doute religieux [...]*, ce qui relève de l'insincérité chez un croyant musulman. Néanmoins, Aïda n'a pas d'autre choix que d'accepter son sort, et d'affronter les injustices dans la société algérienne. Cette injustice a poussé Aïda à blasphémer comme l'indique l'énoncé où elle affirme : « *Je blasphème ? Peut-être, mais je persiste : j'aurais volontiers laissé à d'autres l'auréole de mater dolorosa.* » p, 41. Ainsi, la présence du verbe « persister » dans un rapport de concession, traduit encore une fois le mythe de Sisyphe qui, lui aussi persiste à pousser sans cesse un rocher. Cette symbolique apparaît dans *L'Iliade*⁹ d'Homère lorsqu'Ulysse était au royaume des Morts comme l'indique l'énoncé suivant :

« *Il vit aussi Sisyphe, qui poussait sans répit une énorme pierre vers le sommet d'une colline. Chaque fois qu'il allait en atteindre le faite, le poids de la pierre l'entraînait en arrière. La pierre roulait de nouveau vers la plaine, et Sisyphe recommençait à la pousser.* » p, 77.

Dans l'énoncé d'Aïda, il y a un discours sur l'acharnement d'un individu en pleine détresse, ou encore de tout le peuple algérien par extension. De là, apparaît l'engagement de Maïssa Bey pour remettre en cause la politique algérienne, à savoir la réconciliation nationale de 1999. À cet égard, Aïda affirme dans un énoncé que [...] *Jamais une vraie réconciliation ne peut naître. Là où les blessures d'une mortelle haine ont pénétré si profondément.* [...] p, 100. C'est à partir de cette remise en cause que le roman de Maïssa bey a vu le jour dans la mesure où elle met en avant la révolte des femmes victimes de cette injustice. Dès lors, nous sommes amené à démontrer comment l'auteure algérienne a traité de la problématique de la révolte dans son roman.

3- La révolte :

⁸ Kristeva Julia, *Soleil noir, dépression et mélancolie*, Gallimard, 1985, p, 18.

⁹ Homère, *L'Iliade et l'Odyssée*, Éditions des Deux Coqs d'Or, Paris, 1956.

L'un des trois éléments fondateurs de l'essai camusien, Maïssa Bey fait apparaître un discours sur la révolte par le biais du personnage principal de son roman Aïda. Cela est dû à l'exclusion de la femme algérienne sans que justice lui soit rendue par rapport à la perte d'un proche à cause des intégristes. La révolte est tellement récurrente dans le roman de Maïssa Bey que nous pourrions considérer le roman lui-même comme une sorte de révolte. Cette dernière se manifeste sous différentes formes chez Aïda qui se retrouve face des contraintes, notamment en matière de religion apparaissant dans le discours de sa belle-sœur en affirmant :

« C'est pourquoi, si j'ai bien compris les propos de ta tante, toute remise en cause de l'inéluctable, toute manifestation de révolte face à l'inacceptable sont considérées comme des offenses perpétrées contre Dieu par des esprits malades. » P, 40.

Dans son soliloque au pied de la pierre tombale de son fils, Aïda se retrouve face à un monde indifférent, voire contraignant du point de vue religieux. Ceci dit, elle n'a même pas droit à la révolte même si elle persiste car elle introduit une condition exprimant de l'indifférence aux propos de sa belle-sœur. Sous forme d'analepses tout au long de son discours intérieur, elle considère que personne n'est compatissant envers elle. Notons aussi qu'elle a utilisé le passé composé, ce qui exprime une action récente dans le passé. Autrement dit, il s'agit d'une grande partie de l'Histoire dont le peuple algérien n'arrive pas à s'en détacher vue l'envergure des séquelles psychologiques. De plus, la réconciliation nationale représente également l'absurde aux yeux d'Aïda. De ce fait, nous remarquons que la notion de l'Absurde se manifeste de différentes manières dans le roman de Maïssa Bey. Nous reconnaissons encore dans cet acte d'énonciation la symbolique de l'acharnement de Sisyphe qui, malgré le fait que le rocher retombe, il descend pour le repousser encore dans un acte machinal. Néanmoins, plus loin dans le roman, Aïda considère que sa révolte n'est pas un renoncement aux pratiques sociales en soi, ce que nous constatons dans l'énoncé suivant :

« Mais là, on m'a clairement fait comprendre que si l'on pouvait accepter la révolte de la douleur à vif, celle qui fait perdre toute retenue, tout discernement, l'on ne pouvait tout de même pas admettre que cela puisse m'aveugler au point de mettre à mal toutes les traditions. » P, 71.

En observant cet énoncé, nous nous rendons compte d'une autre forme de contrainte qu'Aïda met en avant, à savoir la contrainte sociale qui empêche toute sorte de révolte. De là, la révolte d'Aïda ne passe pas inaperçue aux yeux de la société algérienne, reprochant à la femme tout comportement de révolte. Dès lors, elle avoue sa détresse en affirmant que [...] *La peur était là, mais aussi la révolte, la colère, la haine.* [...] P, 88. Toutefois, elle reconnaît que sa révolte est un acte de bravoure dans un discours intérieur s'adressant à Nadir son fils en introduisant un rapport d'opposition. Notons que cette opposition est introduite de manière à mettre en valeur le combat qu'elle mène face aux contraintes tant religieuses que sociétales. Cela s'avère au niveau de l'énoncé suivant :

« Mais peut-être contemples-tu, de là où tu es, avec étonnement mais aussi avec fierté, cette femme qui ponctue ses révoltes d'autant de points d'exclamation ! » P, 123.

La femme révoltée chez Maïssa Bey représente la voix des femmes algériennes refusant toute politique leur imposant des normes contre leur gré, ce qui les oblige à vivre dans une oppression. Cela reprend la pensée de Paul Ricœur à propos de la dignité humaine qui dit que [...] quelque chose est dû à l'être humain du seul fait qu'il est humain [...] ¹⁰, d'où la présence

¹⁰ Paul Ricœur, in J.-F. de Raymond, *Les Enjeux des droits de l'homme*, Paris, Larousse, 1988, p.236-237.

du mot « fierté » dans l'énoncé cité *supra*. Cette fierté relève d'une révolte assumée par Aïda qui met en valeur sa dignité face au malheur qui l'accable. Cette visée nous renvoie essentiellement à celle de *L'Homme révolté*¹¹ D'Albert Camus qui donne la définition suivante :

« *Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement.* »

Cette définition traduit de manière pertinente la visée de Maïssa Bey qu'elle transpose par le biais d'Aïda qui représente une femme déterminée tout en étant confrontée à l'adversité. Décidément, cette adversité ne demeure pas inconnue aux yeux d'Aïda ; bien au contraire, il s'agit de tout un monde qui l'entoure. Cependant, elle affronte tout ce monde avec lucidité à travers le seul moyen qui lui reste : l'écriture. Cette écriture que nous considérons comme étant une revendication, voire même une lutte indéniable qui représente l'une des caractéristiques de la littérature contemporaine en Algérie. Par voie de conséquence, nous reconnaissons cette lutte et cette détermination au niveau de l'énoncé suivant :

« *... contre des ennemis visibles, identifiés, identifiables, j'aurais été à présent, sans que cela n'atténue en rien ma douleur ni ma révolte, la mère d'un héros tombé au champ d'honneur.* » P, 127.

La détermination de l'énonciatrice se fait de plus en plus apparente au fur et à mesure de son énonciation. Plus encore, elle est honorée d'avoir perdu son fils en tant que martyr, ce qui relève de la foi chez une croyante. Cela donne à sa révolte une assurance absolue au point qu'elle semble heureuse d'être la mère d'un héros. C'est dans cette optique qu'Albert Camus écrit dans *Le Mythe De Sisyphe* que [...] *La lutte elle-même suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux* [...] p, 112. Cette pensée relève également de l'absurde, ce qui explique le *nihilisme* actif camusien, à savoir la volonté et le désir de vivre. Ce fait se traduit chez Maïssa Bey du fait qu'Aïda s'est faite une raison, et elle a décidé de continuer son combat même si elle sait en elle-même que son acte de bravoure est vain. Ce fait apparaît sous forme d'une hypothèse comme nous pouvons le constater dans l'énoncé suivant : « *Ou bien encore m'épargner une révolte. Une révolte bien inutile puisque tout est consommé.* » P, 128. Nous constatons par ce fait que beaucoup de questions taraudent l'esprit d'Aïda, et elle finit par un énoncé marquant un éclatement dans son discours remettant en question sa révolte en soi à travers l'énoncé : « *Toute révolte serait impie.* » P, 139. D'ores et déjà, le discours émanant de cet énoncé rejoint le même raisonnement camusien sur la liberté absurde en affirmant dans *Le Mythe De Sisyphe* :

« *Maintenant le principal est fait. Je tiens quelques évidences dont je ne peux me détacher. Ce que je sais, ce qui est sûr, ce que je ne peux nier, ce que je ne peux rejeter, voilà ce qui compte. Je peux tout nier de cette partie de moi qui vit de nostalgies incertaines, sauf ce désir d'unité, cet appétit de résoudre, cette exigence de clarté et de cohésion. Je peux tout réfuter dans ce monde qui m'entoure, me heurte ou me transporte, sauf ce chaos, ce hasard roi et cette divine équivalence qui naît de l'anarchie.* » p, 50.

Maïssa Bey reprend la logique camusienne dans un contexte sociopolitique en plein chaos en Algérie. Elle n'obtempère pas face à ceux qui prônent le pardon sans justice, ce qui fait apparaître des discours sur l'anarchie et l'injustice en Algérie, comme l'indique l'énoncé d'Aïda : « *Certaines, bien plus démunies que moi, font preuve d'un courage et d'une dignité*

¹¹ Albert Camus, *L'Homme révolté*, Les Éditions Gallimard, 1951, 133e édition, Collection NRF. 1951, P, 21.

remarquables. Éprouvées mais aussi aguerries par la misère, accoutumées à l'injustice ...», p, 88. De ce fait, nous nous rendons compte qu'il y a une réfutation de tout un système politique, d'où naît la révolte d'Aïda.

Dans son essai philosophique *Le Mythe de Sisyphe*, Albert Camus utilise personnages pour développer sa réflexion : le Don Juan, le comédien et le créateur artistique. Ce dernier pourrait être également un romancier qui, grâce à l'écriture, il vit deux fois pour reprendre l'expression d'Albert Camus : « *Créer, c'est vivre deux fois.* » p, 88. Ainsi, nous pourrions considérer Maïssa Bey à la fois comme une auteure et une citoyenne défendant la cause féminine à travers son écriture romanesque. De plus, comme elle a plusieurs romans à son actif, Maïssa Bey a traité diverses problématiques, d'où la définition d'Albert Camus : « *La diversité est le lieu de l'art.* » p, 106. Cette diversité se fixe toujours sur le combat de la femme dans la société algérienne. Il est également important de signaler que Maïssa Bey s'est elle-même intéressée à la pensée d'Albert Camus. Ainsi, elle affirme qu'il n'y pas de textes qui [...] *ne donnent une même vision, une même analyse, en situation, des rapports qui peuvent exister entre hommes et femmes.* [...] ¹². Ce fait appuie notre hypothèse sur le fait que le roman de Maïssa Bey regorge de philosophie camusienne incitant au combat, tout en étant lucide dans n'importe quelle situation. En outre, nous observons dans le roman de Maïssa Bey une absence de tout signe de description des personnages ainsi que celle du lieu de l'assassinat de Nadir. C'est au fur et à mesure du récit qu'on devine la scène d'énonciation ; c'est-à-dire dans les environs d'Alger. Ce style d'écriture nous ramène encore une fois à celle d'Albert Camus que Roland Barthes qualifie d'écriture [...] *blanche, libérée de toute servitude à un ordre marqué du langage.* [...] ¹³. Autrement dit, Albert Camus ne donnait aucune description de ses personnages. Ce qui importait le plus chez Albert Camus, c'était des questions plus profondes que des éléments superficielles, comme le lieu, ou encore le statut social d'un personnage. Il prônait des valeurs humanistes de manière à mettre en valeur l'Homme et son combat face aux drames en toute lucidité. C'est dans cette visée que Maïssa Bey continue d'écrire en menant un combat qui a déjà été mené par de grandes icônes de la littérature algérienne d'expression françaises comme Rachid Mimouni ¹⁴ qui écrit :

« *À l'heure où des voix nouvelles prennent explicitement les femmes pour cibles, les chargeant avec imprudence de tous les maux de la société, il devient essentiel d'ancrer la question féminine dans la conscience algérienne.* »

Si autrefois il y avait peu de femmes pour défendre la cause féminine, c'est au tour de la femme elle-même de le faire maintenant. Cette révolte naît de tout un ensemble de facteurs menant la femme à revendiquer ses droits, comme c'est le cas de Maïssa Bey à travers son écriture romanesque. Même si le roman relève de la fiction, il y a toujours une part de réalité dans le discours littéraire. Ainsi, nous reconnaissons que le mythe de Sisyphe n'est qu'un prétexte pour dire la vérité en donnant une morale pour dénoncer l'immoral.

Conclusion :

¹² Maïssa Bey, « *L'ombre d'un homme qui marche au soleil. Réflexions sur Albert Camus* », éd. Chevre-Feuille étoilée, Montpellier, rééd 2006, p, 63.

¹³ Barthes Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Édition du Seuil, 1953 et 1972, p, 59.

¹⁴ Préface de Rachid Mimouni pour Souad Khodja « *A comme Algériennes* », éd. ENAL, Alger, 1991, p4.

Après avoir mis en évidence les trois éléments clés camusiens dans le roman de Maïssa Bey, nous avons pu constater que la notion de l'absurde représente un point nodal où se rejoignent les deux écritures. Ces approches ont, toutes les deux, tendance à exploiter la symbolique mythique pour mettre en avant leur vision du monde sous un angle philosophique, à savoir le mythe de Sisyphe. Cette représentation apparaît dans l'essai dont le titre éponyme d'Albert Camus, alors que dans le roman de Maïssa Bey, nous nous en rendons compte au niveau de la production du discours. Ce discours à la fois littéraire et philosophique, apparaît dans une ramification discursive où se lient des discours sociopolitiques et religieux. Somme toute, la visée du monde de Maïssa Bey oscille entre la symbolique mythique et la philosophie camusienne. Tout cet univers discursif relève d'une morale que les grecques ont légué aux écrivains contemporains.

Bibliographie :

BARTHES Roland, 1953 et 1972, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Édition du Seuil, version numérique.

BEY Maïssa, 2006, *L'ombre d'un homme qui marche au soleil*. Réflexions sur Albert Camus, Montpellier, éd. Chevre-Feuille étoilée.

BEY Maïssa, 2010, *Puisque mon cœur est mort*, Blida Algérie, Barzakh.

CAMUS Albert, 1942, *Le Mythe De Sisyphe*, Paris, Les Éditions Gallimard.

CAMUS Albert, 1951, *L'Homme révolté*, Paris, Les Éditions Gallimard.

FOUCAULT Michel, 1969, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.

HOMERE, 1956, *L'Iliade et l'Odyssée*, Paris, Éditions des Deux Coqs d'Or, 118 p, en version numérique.

HUET-BRICHARD Marie-Catherine, 2001, *Littérature et Mythe*, Paris, Hachette Livre.

KRISTEVA Julia, 1985, *Soleil noir, dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard.

MAINGUENEAU Dominique, 2004, *Le Discours littéraire, Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armond Colin.

MAINGUENEAU Dominique, *L'ethos, de la rhétorique à l'analyse du discours*. <http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/intro_company.html> consulté le 15/05/2013

MIMOUNI Rachid, 1991, Préface de "A comme Algériennes" de Souad Khodja, Alger, éd. ENAL.

OVIDE, 2005, *Les Métamorphoses. Édition numérique* : <www.ebooksgratuits.com>

RICCEUR Paul, 1988, *Les Enjeux des droits de l'homme*, Paris, Larousse.